8 décembre 1985 N° 5

ENFANCE ET SAINTETÉ

Bulletin de l'Association des Amis d'Anne de Guigné

Sommaire

Famille et sainteté..... 1
Les "sacrifices" d'Anne..... 3
Roger Pallier (1922-1935)..... 5

Famille et sainteté

par le Cardinal Édouard Gagnon

Il y a des sujets dont on ne peut pas parler sans passion. Le problème du rôle de la famille dans la société d'aujourd'hui, le problème du rôle de la femme, le problème de l'enfant, de son éducation chrétienne, de sa formation à la sainteté. Ce sont des problèmes dont il faut parler avec passion, c'est-à-dire avec cœur. Jésus-Christ a pris un cœur humain pour vibrer des passions de notre cœur. Une passion qui n'empêche pas de voir la vérité, de regarder les problèmes de façon objective. Il est certain que nous traversons aujourd'hui une période difficile pour le monde, pour l'Église, pour la famille, pour l'enfant. Mais l'Esprit-Saint n'est jamais en chômage : il suscite sans cesse, et pour chaque époque, les formes nouvelles de sainteté où s'incarne la vie de la grâce. Et n'est-il pas très significatif, ce courant de recherche, qui se manifeste actuellement pour demander que, si telle est la Volonté de Dieu, la sainteté de tout jeunes enfants, telle qu'elle a pu s'exprimer dans une vie apparemment simple et sans éclat humainement extraordinaire, puisse être authentifiée par le cadeau de l'Église ?

Quelles lumières projettent sur la famille chrétienne de semblables perspectives ! Qui plus que le père, que la mère de famille se trouve apte à éveiller la foi, à provoquer la sainteté dans le cœur de l'enfant ?

Qu'on me permette d'évoquer ici le visage de ma mère. Elle a donné la vie à treize enfants : sept garçons, dont quatre sont morts bébés, et six filles. J'étais le plus jeune des garçons qui sont restés, et j'ai été élevé durant la grande crise économique d'avant la guerre, alors que les conditions étaient difficiles. Et bien, je puis le dire, c'est par ma mère que, petit à petit, le Seigneur m'a conduit au

sacerdoce, jusqu'à ce service d'Église que je remplis auprès du Saint-Père maintenant.

Et, même lorsque j'enseignais la théologie – pendant trente ans – j'ai toujours dit que je n'ai jamais rencontré un meilleur théologien que ma mère. Parce que, très souvent, nous, nous avons la tentation de transformer la théologie en science des religions ; alors que la théologie, si elle doit, certes, être l'effort pour réfléchir sur notre foi, doit avoir pour but de transmettre cette foi et d'en faire vivre les autres. C'est pour cela que ma mère, bien qu'elle n'ait pas fait d'études spécialisées, a été, à mon avis, un très bon théologien. Elle cherchait à façonner le cœur de ses enfants. Les grands experts en éducation restent les parents. Les parents, même s'ils ne sont pas des érudits sont encore les meilleurs maîtres pour leurs enfants, parce que, même s'ils enseignent peu, ils enseignent avec amour. Eux qui ont donné à leurs enfants la vie humaine, ne seraient-ils pas les mieux placés pour leur transmettre la vie de Dieu ? C'est cela, le *charisme des parents*.

Mais alors, quelle responsabilité est la leur ! Et combien il nous faut travailler à ce que se multiplient les foyers *authentiquement* chrétiens, les familles *authentiquement* chrétiennes ! C'est à cette tâche que Marguerite Bourgeoys, cette Française que nous aimons tant au Canada, a consacré sa vie. En arrivant au Canada, elle s'était dit : « Il faut fonder des familles ». Elle a donc fondé les premiers cours de préparation au mariage. Elle ne laissait pas les marins, les soldats, les colons se marier sans les avoir préparés pendant un an ou un an et demi. Elle leur a donné des cours sur la foi : il fallait qu'ils connaissent leur religion. Et elle leur apprenait à respecter leurs fiancées.

Je vous raconte tout cela pour vous dire comment, au Conseil Pontifical pour la Famille, on essaie de comprendre les problèmes d'aujourd'hui et de favoriser tout ce qui va dans le sens de la sanctification des parents comme des enfants, en un mot, de travailler à la sainteté des enfants par la sainteté des familles. On pourrait parler aussi du rôle de l'enfant qui peut devenir, pour sa propre famille, un ferment si important de sainteté. C'est Paul VI lui-même, dans son encyclique sur l'Évangélisation, qui soulignait le rôle des enfants chrétiens eux-mêmes comme évangélisateurs. Mais, en tout cas, nous cherchons à ne pas nous perdre dans de grandes théories : nous cherchons à regarder la *réalité*.

La première demande que je vous ferai, c'est de bien réfléchir et de bien prier en vue de la préparation du prochain *Synode sur la mission des laïcs*. C'est extrêmement important. Au moment du Concile du Vatican, je revenais d'une mission en Amérique du Sud – j'étais théologien. J'accompagnais les évêques canadiens et j'ai eu le bonheur de travailler avec les auditeurs laïcs du Concile à la rédaction du Décret sur l'Apostolat des laïcs. J'ai travaillé aussi à la Constitution

sur l'Église dans le monde de notre temps. Je crois que si le Concile (comme tous les autres conciles) a donné lieu ensuite à des crises, c'est parce qu'on a beaucoup réfléchi, beaucoup parlé, fait beaucoup de discours, mais pas assez prié. Si nous voulons qu'il y ait des saints parmi les enfants, il faut qu'il y ait une authentique sainteté du laïcat chrétien. Et cette grâce, nous ne l'obtiendrons que par la prière : une prière ardente, continuelle, et qui se traduise aussi dans les actes par une conversion de toute la vie. Et n'oublions pas de *faire prier les enfants eux-mêmes*. La prière des enfants est si puissante sur le cœur de Dieu !

Permettez-moi une seconde demande. Ne vous laissez pas fasciner et tromper par les propagandes et par les fausses évidences : il faut savoir démasquer certaines campagnes. Les familles ont à défendre leurs enfants de la pollution morale qui les entoure. De l'influence de la télévision. Et aussi de certaines formes de publicité, où ils se trouvent directement impliqués et qui se donnent pour objet de flétrir tout ce qui est innocent et beau. Sachons réagir avec force. « Malheur à qui scandalisera un de ces petits ! » (Mt. 18,6). Mais aussi avec cet humour qui est la meilleure arme du bon sens. L'enjeu en vaut la peine. La sainteté de l'enfance, c'est le trésor de l'Église de demain.

Édouard, Cardinal Gagnon, Président du Conseil Pontifical pour la Famille

Les "sacrifices" d'Anne

A la suite de Thérèse de Lisieux dont elle a si parfaitement suivi la "voie d'enfance", Anne a su faire de chaque journée « une chaîne ininterrompue de petits sacrifices », comme l'écrivait le Père Lajeunie dans sa toute première biographie.

Voici, sur ce point, *un témoignage inédit*, émanant d'une de ses contemporaines.

Nous le faisons suivre d'une réflexion, de portée très importante, sur le même sujet, que nous venons de recevoir du Père Antonin Motte.

Témoignage inédit d'une contemporaine d'Anne

Anne était de deux ans mon ainée, il me semble avoir toujours entendu parler d'elle, je n'avais pas encore sept ans lorsque ma mère, mon père et moi sommes allés passer un été à Brides-les-Bains invités par une de ses tantes, M^lle^ de C. et nul doute qu'à cette époque cette dernière devait déjà me la donner en exemple ! Je me rappelle avoir vu Anne au mariage de M^lle^ de C. deux ou trois ans plus tard.

J'ai un souvenir très précis des quelques jours qui ont précédé la mort d'Anne.

Maman m'envoyait chaque matin, avant de partir en classe, chez des amis qui logeaient au 4e et qui avaient le téléphone. On me donnait ainsi des nouvelles d'Anne que je transmettais à maman. Et un matin, je suis redescendue en disant : « C'est fini ». Je me souviens encore de l'émotion de ma mère.

Ce qui m'a toujours le plus frappée dans la vie d'Anne, ce sont ses sacrifices. Son exemple m'a littéralement éblouie. Bien entendu, élevée chez les Ursulines, faisant partie de la Croisade Eucharistique dirigée par les Auxiliatrices, l'idée de faire de "petits sacrifices" m'était familière. Mais Anne m'a toujours influencée au sujet de ces petits "sacrifices", des sacrifices tout simples, (tout bêtes comme de ne pas me gratter alors que j'avais été piquée par une puce). Je n'ai lu sa vie qu'en 1924, lors de sa parution mais elle a été mon modèle bien avant. Plus tard, vers l'âge de quinze ans, j'ai relu cette vie et j'en ai été profondément touchée.

Tout au long de ma vie j'ai bien souvent invoqué Anne et actuellement je lui confie l'opération qui va être tentée pour sauver ce qui me reste de vue.

Marie-Adélaïde Bianchi – Cannes, juillet 1985

Note sur la vertu d'Anne de Guigné

Le souci extrême qu'a eu Anne de "faire des sacrifices" donne à réfléchir.

D'aucuns verraient peut-être là un penchant quelque peu suspect, qui empêcherait qu'Anne soit proposée comme un parfait modèle à la jeunesse d'aujourd'hui.

La réponse à l'objection se trouve incontestablement dans la charité d'Anne. Le sacrifice n'était chez elle que l'envers de l'amour, d'un amour dont la positivité éclate tant dans son intense aspiration vers Dieu que dans l'extraordinaire souci qu'elle a toujours eu du bien des autres.

Mais ne faut-il pas penser bien plutôt que cette face austère de la vertu d'Anne répond d'une manière très opportune à une autre objection possible.

On peut en effet être tenté de réduire la portée de l'exemple d'Anne en soulignant la distance qui sépare les conditions privilégiées dans lesquelles elle a vécu du sort de tant d'enfants moins favorisés ou terriblement défavorisés.

Or, justement, en préférant la joie du sacrifice à toute autre, Anne a montré qu'elle n'était aucunement prisonnière de la richesse ni des avantages qu'elle procure, que le ressort de sa vie n'était aucunement ailleurs que dans l'amour de Jésus, que seul le trésor céleste comptait finalement pour elle. Ainsi l'exemple d'Anne rejoint-il l'essence de l'Évangile et contient-il une leçon de portée universelle.

fr. Antonin Motte, o.p. – 23 septembre 1985

Roger Pallier (1922-1935)

par Renée de Tryon-Montalembert

C'est la figure – combien attachante – d'un tout jeune garçon, venu au monde l'année même où Anne de Guigné le quittait, que nous présentons aujourd'hui.

Le fruit d'une famille et d'un éducation chrétienne

Roger était le second d'une famille de cinq enfants : une fillette le précédait ; et venaient après lui deux autres sœurs ainsi qu'un petit frère. A la naissance de Roger, les Pallier habitaient Argenton-sur-Creuse, une petite ville pittoresque du pays berrichon. C'est le travail professionnel de son père au Comptoir National d'Escompte qui les amènerait à quitter le Berry, d'abord pour Chalon-sur-Saône, puis Béziers, et enfin pour Marseille.

La famille était profondément chrétienne. La prière du soir, en commun, s'y trouvait régulièrement pratiquée. Et, bien sûr, il ne s'agissait pas d'omettre la communion précoce, cette "première communion privée" qui, grâce au décret du pape saint Pie X, et renouant avec la plus ancienne tradition de l'Église, ouvrait à nouveau aux enfants la Table de l'Eucharistie. C'est ainsi qu'à huit ans, Roger va communier pour la première fois, accompagné de ses parents, de sa grande sœur et de "Marguerite", la "bonne" qui fait, en tous points, partie de la famille.

De la Vierge Dorée d'Argenton à Notre-Dame de la Garde

La vie entière de Roger se trouve, notamment, imprégnée de la présence de Marie.

Argenton-sur-Creuse, sa bourgade natale, se trouve située au pied d'un sanctuaire dédié à la Vierge, invoquée en ce lieu sous le vocable de "la Bonne Dame".

Dès sa naissance, Roger est consacré à la Mère de Dieu dont on ajoute le nom à ses propres prénoms au moment du baptême. Suivant un usage fréquent à cette époque, il portera les "couleurs" mariales, – le bleu et le blanc – jusqu'à l'âge de sa première communion. Et, chaque soir, à l'heure de la prière familiale, dont on répartit la récitation entre les assistants, c'est toujours à lui que revient de prononcer la célèbre consécration : "O ma Souveraine, ô ma Mère, je m'offre tout à vous…"

Plus tard, le sanctuaire marseillais de Notre-Dame de la Garde l'accueillera ainsi que les siens, et il y "montera" une dernière fois, juste avant le pèlerinage à Lourdes, qui devait précéder de peu sa maladie et sa mort.

Un élève modèle

Ne nous y trompons pas : Roger n'avait rien d'un garçon compassé, triste, morose. Il débordait de vie jusqu'à se montrer fort espiègle. Et il dut, en ce qui concerne l'étude, lutter durement contre lui-même. On put s'en rendre compte quand, après une classe de cinquième achevée "plus ou moins dans la grisaille", les nominations au palmarès en viennent, l'année suivante, à se multiplier.

Jouer et Prier.

« Ici, l'on joue et l'on prie », disait, au lendemain de la Révolution, le célèbre abbé Allemand, en parlant de "l'Œuvre" qu'il avait alors fondée à Marseille et qui devait atteindre un si grand nombre d'écoliers et d'étudiants[1]. Roger et son petit frère Guy la fréquentaient à leur tour et non sans fruit.

C'est bien, en effet, l'intensité de sa vie avec Dieu qui, de façon toute simple et discrète, transparaissant seulement dans la pureté de son regard, serait pour Roger le moteur puissant de son application constante.

Comme tout autant de sa joie. Une joie contagieuse, mais aussi, parfois, striée par des éclairs d'orage… Mais, le Seigneur est là…

"Une chose très sérieuse"

Ce qui aura sans doute marqué le plus profondément la vie spirituelle de Roger, c'est son appartenance à la "Croisade Eucharistique". "Prie, communie, sacrifie-toi, sois apôtre" : telles étaient les exigences de ce mouvement qui continue aujourd'hui sous le nom de "Mouvement Eucharistique des jeunes" (M.E.J.). Roger y aura découvert comment chacune de nos journées peut et doit s'insérer dans le Sacrifice du Christ.

Et, avec le sens de l'Eucharistie, il y aura découvert ce sens du Sacerdoce qui allait lui révéler son propre appel intérieur : « Je veux être prêtre ».

Aussi, comme on lui demandait pourquoi son jeune frère ne faisait pas encore partie de la Croisade, n'hésita-t-il pas à répondre, au "grand" qui l'interrogeait :

« Parce qu'il est trop petit.

– Trop petit ? Est-ce qu'il n'a pas déjà huit ans ? Et puis il a fait sa Communion privée !

– C'est vrai… Il est trop petit quand même. »

Et comme son ami insistait :

1 Cf. Marcel Gillet, s.j. *Formateurs de jeunes*. Téqui. 1980. pp. 37-64.

« Ecoute, la Croisade, vois-tu, est *une chose très sérieuse*. Je ne crois pas que mon frère puisse le comprendre encore. »

Chanter pour Dieu

« Chante et marche », aimait à dire saint Augustin. Roger s'est donné, sans compter, à la Croisade de "l'Œuvre". Il était particulièrement doué et sa participation s'y trouvait fort appréciée. Mais, pour lui, le succès importait peu. « Ce que je m'en fiche ! confiait-il à l'un de ses amis, après que ses camarades l'aient chaleureusement félicité. Ce n'est pas pour eux que je chante, c'est pour le Bon Dieu. » Et l'un des "grands" de la chorale a pu écrire de lui : « Le chant était, pour Roger, une véritable prière ».

L'appel des terres lointaines

Roger était profondément attaché à son foyer. « En famille, écrivait sa mère, il fut toujours serviable pour tous... aimable pour ses frères et sœurs... très affectueux... travailleur... pieux. Parfois quelques mouvements de susceptibilité, qu'il s'efforçait de réprimer et dont il était un peu honteux, trahissaient sa nature sensible et émotive ».

Mais, dans son cœur d'enfant, l'Esprit Saint creusait des abîmes où retentissaient l'appel non seulement au Sacerdoce, mais à la Mission lointaine. Appel précis, concret : – être "Père blanc" –, à la suite, sans doute de la correspondance échangée, de façon suivie, avec le Père Le Bout, dont son groupe de Croisade avait adopté la Mission auprès des Basuis, une tribu noire du Tanganiyka Territory. Ce désir prend, en son âme, la force d'une très réelle détermination qui va se traduire, de façon poétique, en des vers tout simples et naïfs – cantilène d'enfant – mais aussi, mais surtout, par une ferveur spirituelle croissante, nourrie par la prière et par le sacrifice ; comme en témoigne, entre autres, ce bain de mer dans les calanques provençales, qui l'attirait si fort, mais dont il s'était héroïquement privé. Ne fallait-il pas tout mettre en œuvre, y compris la mortification, pour que puissent être évangélisés ces enfants de l'Afrique dont il se sentait si proche, et pour lesquels, déjà, il voulait commencer à donner sa vie ?

Le "ravi" de la Grotte de Lourdes

Le pèlerinage de Lourdes aura constitué la dernière étape terrestre de l'enfant, juste avant la maladie brutale qui l'emporterait en quelques semaines. Alors qu'il commençait à se sentir atteint dans sa santé, il écrivait à un ami : « Excuse-moi de

n'avoir pu t'écrire plus tôt. J'ai eu une fièvre de cheval... Heureusement que j'avais pris des forces spirituelles à Lourdes devant la grotte. Quand j'avais mal à la tête, je pensais à tous ces malades que j'avais vu là-bas. Je me dominais ainsi dans ma douleur... »

C'est au cours de cette épreuve que Roger montrerait pleinement l'authenticité de son amour pour Dieu. Au moment où la tentation de révolte, de découragement venait l'assaillir, notamment lorsqu'il lui fallait subir certains traitements douloureux, c'est alors qu'il se reprenait aussitôt, voulant être « croisé jusqu'au bout ! ». Il ne s'agissait certes pas de jouer au petit stoïcien. « J'en ai assez de souffrir », reconnaissait-il en toute humilité. Mais, c'est en toute pauvreté d'amour simple qu'il sut répondre au don total que lui demandait le Seigneur, offrant sa vie pour la France, pour sa famille, pour l'Église, avouant aussi qu'il ressentait un si grand amour pour Jésus-Christ, qu'il ne voyait pas comment Dieu pouvait l'aimer plus encore ! Réflexion qui, certes, n'est pas celle d'un théologien, puisque c'est de l'amour toujours premier de Dieu que nous tenons l'amour que nous Lui portons nous-mêmes (cf. 1 Jn 4,10) ; et que notre propre amour n'est rien devant l'Amour – infini – que nous témoigne le Seigneur (cf. Eph 3,18-19). Mais, un tel cri, lancé ainsi à Dieu, au comble de la souffrance, et quelques instants avant de mourir, n'est-il pas comme l'expression suprême d'un amour d'enfant auquel toutes les audaces sont permises, justement parce qu'il se sait aimé, et qu'il entend bien ne pas rester en-deçà d'un tel amour ?

« Voyez, dit encore Roger, avant d'entrer dans le grand silence, voyez, la Sœur va préparer ma gourde pour partir au camp... ». Le camp des vacances éternelles… C'était l'aube du 7 septembre 1935, premier Samedi du mois, "jour de Marie" [2], en la Vigile de sa Nativité.

Renée de Tryon-Montalembert

Directeur de la publication : Suzanne Roncin

Document recomposé et mise en page à partir d'un exemplaire original.
© 2012 Association des Amis d'Anne de Guigné.

2 Expression employée par sainte Catherine de Sienne dans le *Dialogue*.